

# DE HISTORIA PLANTARUM, *SAVOIRS VERNACULAIRES ET SAVOIRS SCIENTIFIQUES*

Projet de séminaire pour l'édition des JOURNEES  
PHILOSOPHIQUES DE LANGRES 2017

Proposé par S. Boumediene (CNRS), H. Commetti (Académie de  
Toulouse), L. Mouze (Université Jean Jaurès) et J. Racine (Académie  
de Toulouse)

« La plante présente aux yeux spirituels non point un simple objet de  
vie humble et passive, mais une étrange vœu de trame universelle. »

P. Valéry, *Dialogue de l'arbre* (1943)

Lorsqu'Aristote, en *Métaphysique* Γ.4, veut jeter le discrédit sur ceux qui nient le principe de non-contradiction, il fait observer qu'ils se condamnent ainsi à ne pas parler ni penser et, restant en-dehors de tout *logos*, à n'être que des plantes. Certes, les plantes sont des vivants ; mais elles n'en sont pas moins traditionnellement considérées comme le plus bas degré de la vie, objets d'un vague dédain, qui est, sans doute, paradoxalement l'un des moteurs de la passion que Rousseau nourrit, sur le tard, pour la botanique où il trouve un refuge, loin des « atteintes des méchants », préférant à la société des êtres de parole que sont les humains le silence, non pas des bêtes, mais des plantes – plus radical encore.

On dédaigne volontiers ces vivants si humbles qu'on écrase sous nos pieds – le *plantain* étant dès lors, selon l'une de ses étymologies, la plante par excellence. En même temps, qu'est-ce que la nature pour l'homme ordinaire ? Sinon, ces espaces agrestes et sylvestres où il va chercher à « se mettre au vert », respirer et se ressourcer. C'est, en d'autres termes, non pas même les animaux, ou pas d'abord eux, mais avant tout les plantes et les arbres – ou plutôt, pour parler comme les Anciens, pour qui l'individu complet qu'est l'arbre représente l'essence du végétal, les arbres et les plantes.

Etudier la nature en partant des plantes, ne va pas de soi. La science qui les étudie, la botanique, paraît peu satisfaire aux procédures de conceptualisation et aux critères épistémologiques de la science moderne, telle qu'elle s'amorce avec la préface d'Osiander à *La révolution des orbés célestes* de Copernic. Avec la Renaissance s'accomplit une mathématisation de la nature par laquelle on passe progressivement d'une science de la *phusis* dont le modèle reste tributaire de concepts aristotéliens (définis en *Physique* II.1 par opposition à la *technè*) imprégnés d'un certain « biologisme » à une science qui privilégie peu à peu l'étude mécanique de la matière inerte et du mouvement spatio-temporel définis en termes mathématiques. *A contrario*, l'empirisme doux des sciences du vivant se prête difficilement à une telle mathématisation. Si, cherchant à prendre ses distances avec les pharmacopées vernaculaires, et passant de la nomenclature raisonnée des *Eléments* de Tournefort au *Système de la Nature* de Linné, la botanique s'efforce à une description morphologique fondée sur la « figure, le nombre et la disposition », elle ne parvient pas à retrouver le chemin de la science tracé par la mathématisation. Ses démarches descriptives et

taxinomiques restent sémantiquement tributaires de critères diagnostiques impliquant les modes spontanés de classification et de dénomination. Dès lors, les questions touchant les conditions normatives de l'évaluation des systèmes théoriques hypothético-déductifs concernent peu les sciences du vivant qui reposent sur des méthodologies descriptives, comparatives et inductives ressortant de modes de connaissance puisant dans les ressources les plus ordinaires du langage – ce que dit à lui seul le nom d'*histoire naturelle* par lequel elles ont été longtemps désignées. De sorte que les sciences de la vie et de la terre souffrent encore aujourd'hui, aux yeux de la *big theory*, de la modestie d'un empirisme général qui ne soulève guère l'enthousiasme d'un scientisme conquérant. Ce n'est peut-être que récemment que la situation change et qu'une épistémologie entièrement basée sur le modèle de la physique, soulève l'inquiétude et l'interrogation en même temps que se développent les biotechnologies dont les plantes sont précisément les cibles principales.

Un premier pas consisterait à reconnaître en quoi accorder une place plus grande à la biologie change notre compréhension de la notion de nature. Un second nous conduirait à décentrer notre regard de la biologie animale et à ne pas nous laisser fasciner par ce qui donne à un animal son aspect si vivant, pour le porter sur le monde des plantes et de la biologie végétale. Qu'est-ce que la botanique et le monde végétal ont de singulier du point de vue de la science biologique ? Qu'est-ce que change à la conception du vivant, et plus généralement de la nature, le fait de les penser à partir du végétal ? Si le vivant est par excellence l'« objet » qui oblige les scientifiques d'aujourd'hui à faire retour sur le *credo* scientifique positiviste, matérialiste et mécaniste, la plante est peut-être le vivant qui oblige à son tour les sciences du vivant, de la nature, à repenser autrement qu'elles ne sont accoutumées à le faire leurs méthodes, leurs prétentions, leurs finalités, leur statut même de savoir. Il faudra alors pousser plus loin et interroger la façon dont s'articulent des savoirs botaniques eux-mêmes pluriels (la recherche sur la génomique des plantes n'est pas équivalente à l'entreprise du radeau des cimes visant à étudier la canopée de la forêt amazonienne) et d'autres formes de savoirs. De fait, les hommes ne peuvent se passer des plantes. Dès lors, il n'est pas impossible que les sciences biologiques auront d'autant plus à nous apprendre si nous nous y confrontons après un détour historique et anthropologique : car l'être végétal aux marges de la philosophie et de la science moderne n'en a pas moins prospéré, depuis toujours, dans les espaces vagues des savoirs et des pratiques vernaculaires et endogènes.

### *D'autres regards sur les plantes*

Perdant de vue la définition aristotélicienne de l'âme comme principe de mouvement, nous tendons à identifier la vie et le mouvement local. Partant, l'animal nous paraît le vivant par excellence : il favorise tous les anthropomorphismes. Il s'est toujours trouvé intégré aux systèmes d'auto-représentation des mondes humains, que ce soit dans les noms totémiques, les mythes et les rites de transgressions humain/non-humain. Noé sauve les couples animaux du déluge, il n'apporte aucune plante, laissant celles-ci au hasard d'une nature végétative spontanée liée au monde liquide. Ce privilège de l'animal dans l'étude de la vie est manifeste au XVIII<sup>e</sup> siècle, où le vivant fournit le cadre d'une réinterprétation de la nature à partir de l'être organisé vivant comme paradigme de l'être naturel. A travers l'opposition de Linné et Buffon, ce sont deux conceptions de la science qui s'affrontent, mais surtout deux domaines de l'histoire naturelle qui s'opposent : la zoologie et la botanique. Les critères de la systématique linnéenne sont difficiles, pour ne pas dire impossibles, à transposer du monde végétal à l'animal : la structure de l'appareil reproducteur des plantes (nombre d'étamines, disposition du pistil, formes, etc.) qui permet de fonder la classification sur le nombre, la

disposition, la figure, ne peut être étendue au monde animal. Dans l'histoire de la connaissance scientifique, l'animal a toujours été représenté comme le vainqueur dans l'échelle du vivant (plus complexe, plus autonome, mieux doté en facultés). Tenter de comprendre la nature, c'est-à-dire le vivant, en partant des plantes plutôt que des animaux, c'est changer de paradigme épistémologique : c'est partir de ce en quoi consiste fondamentalement la vie, c'est étudier la vie à partir de ses manifestations les plus fondamentales (c'est-à-dire nutrition et reproduction, comme le dit Aristote dans le *De anima*), qui sont aussi les plus méprisées, comme en témoigne aussi le fait que l'opposition animal / végétal soit un espace de projection d'une distribution genrée des activités humaines : chasse / cueillette ; prédation / reproduction ; symbolique / économique ; sexualité / fertilité ; etc.

Théophraste, dès les premières pages de ses *Recherches sur les plantes*, s'interroge sur ce contraste entre des êtres que leur différenciation profuse rend particulièrement propices au travail de la description et de la définition, mais dont l'identité semble relever de l'accidentel dans l'impossibilité de rapporter le différenciant (feuilles, fleurs, fruits), et le principe formel de germination et de croissance à une identité substantielle de parties en un tout : la plante perd ses feuilles, elle ne porte pas constamment de fruits, ni de fleurs et donc est indépendamment d'eux. Les vivants sont des individus. Mais la plante ne semble pas être un tel tout, car « tout, dit-il, vit en la plante » et la partie essentielle qui en est le principe de vie et en fait la substance (la racine, la tige, la branche et le rameau) est le moins individuel. De fait, la plante, comme le fait remarquer Francis Hallé dans *Eloge de la plante*, met au défi le paradigme organiciste : une plante est un autre type d'individualité que l'animal. A la dissection animale, l'herboriste oppose l'exhibitionnisme végétal de ce qui est tout surface ; à la métaphore d'un mystère de la vie à découvrir au cœur palpitant des entrailles animales, Rousseau oppose la vertu curative d'une connaissance où la vérité s'expose au regard qui s'y abandonne et qui connaît en même temps qu'il sent. Dans la Septième promenade des *Rêveries*, il s'oppose à une approche utilitaire, corrompue par des intérêts humains et dédaigne la science des plantes médicinales : le monde des plantes offre, à ses yeux, la promesse d'une pure connaissance désintéressée, fondée sur la seule observation d'une apparence en laquelle se trouve tout l'être de la plante, et, en même temps, respectueuse de leur intégrité recueillie dans l'herbier alors que l'apothicaire, lui, les broie, les réduit en poudre, en extraie en les annulant ses médecines. On en revient ainsi au point de départ : le savoir botanique ne peut en réalité être qu'empirique, et donc d'abord sensible.

On déplore souvent que les répertoires botaniques des Anciens (Théophraste, Dioscoride, Pline l'Ancien) ne permettent pas une identification certaine des plantes décrites. En tout cas, ces répertoires suffisaient en leur temps à leurs destinataires, qui, contrairement à nous, connaissaient et fréquentaient les plantes, et qui, de surcroît, n'en attendaient probablement pas ce que nous en attendons, un savoir désincarné. Ils ne nous suffisent plus : soit ! Mais qui a essayé d'utiliser les guides scientifiques d'aujourd'hui, par exemple le fameux guide Bonnier, en aura expérimenté la difficulté pratique. Le système binominal latin de Linné est sans doute scientifique et efficace *pour un certain usage*, mais il n'est guère ami de la mémoire ni donc de la connaissance. Le savoir botanique d'aujourd'hui, non seulement paraît éloigné de la réalité des plantes, mais encore participe du mouvement qui nous en éloigne. Les savoirs vernaculaires, qui reposent sur l'analogie, et sur une approche des plantes qui ne les sépare pas des intérêts humains, ne sont-ils pas mieux à même de nous les faire connaître ? De fait, s'agissant de la nature, les savoirs s'entrecroisent, peut-être plus que pour les autres domaines, aux imaginaires. La variété des noms vernaculaires attribués aux plantes témoigne certes d'une imprécision, mais ces noms frappent l'imagination et correspondent à une expérience : l'achillée millefeuille par exemple, qui doit, dit-on parfois, son nom au héros grec de la guerre de Troie, est appelée « l'herbe des militaires », « l'herbe aux charpentiers »,

« l'herbe aux coupures », et, dans tous les cas, elle doit sa dénomination, non seulement à son apparence (mille feuilles, impression due à ses folioles très finement découpés), mais aussi à ses vertus hémostatiques, particulièrement précieuses à ceux que leur activité guerrière ou manuelle expose aux blessures. Le nom grec du plantain (*arnoglôsson*, « langue d'agneau ») évoqué plus haut correspond précisément à l'aspect de sa feuille.

Si le savoir scientifique des plantes s'efforce, sans d'ailleurs y parvenir réellement, de les tenir à distance, de détricoter les intérêts qui nous lient à elles, les savoirs vernaculaires en revanche partent de ces liens. Car les plantes ne sont pas si éloignées de nous. Pour reprendre le titre d'un éminent ethnobotaniste, Pierre Lieutaghi, la plante est « la compagne de l'homme ». Elle est, comme le remarque Platon dans le *Timée*, ce sans quoi il ne saurait vivre, se nourrir. Si, dans la cosmologie qu'il y déploie, les animaux sont pensés comme des êtres humains déchus, réincarnés en bêtes pour avoir trop développé, sous l'angle d'un vice particulier, leur âme irrationnelle, les plantes en revanche, sont des êtres vivants à la fois pourvus d'une existence « autonome », irréductibles à l'être humain, et inséparables de lui. Les hommes, chez Platon, ne vont pas sans les plantes qui, si elles sont le vivant le plus opposé aux êtres rationnels, en sont aussi le miroir complémentaire, ainsi que le suggère la fameuse comparaison de l'homme à une plante céleste (*Timée* 90a). Se pencher sur les plantes, et se pencher sur elles en assumant une approche empirique, analogique, métaphorique et intéressée, c'est peut-être ainsi explorer un chemin peu pratiqué, mais nécessaire pour mieux nous connaître nous-mêmes.

Si les philosophes modernes, hormis Rousseau, ce grand antiquisant, ne s'intéressent guère aux plantes, il n'en va pas de même des anciens, qui ne les ont jamais exclues de leurs investigations physiques, et ont tenté de les intégrer à une vision du tout sur le sens duquel elles permettent de porter un autre regard. La botanique, cette science humble entre toutes, permet d'aller jusqu'au bout du projet biologique tel que l'a défini Aristote, qui, dans le chapitre 5 du livre I des *Parties des Animaux*, propose une défense et illustration de la biologie en faisant valoir que la moindre dignité de son objet est largement compensée par l'extension et la précision des connaissances qui résulte de sa proximité et de sa familiarité. Si « là aussi, il y a des dieux », c'est, pour Aristote, parce qu'étudier la substance sensible dans ses manifestations les plus humbles, c'est toujours chercher à déceler ce par quoi elle ressemble à la substance non sensible, à savoir la forme, le principe de rationalité qui la fait être ce qu'elle est. Pour nous, « là aussi il y a des dieux », en ce que se pencher sur les plantes, c'est proposer une autre voie à l'exploration du monde, de la nature, et des hommes. C'est pourquoi, en s'appuyant tout particulièrement sur eux, il s'agira de déterminer ce que les plantes, par leur extrême diversité, font à la science, elles qui défient l'entreprise de réduction au même ; ce qu'elles font à la notion de nature, en invitant à changer de paradigme pour définir celle-ci ; ce qu'elles font au monde, cette totalité dont elles sont aussi une partie ; ce qu'elles font enfin à la philosophie, elles qui étrangères au *logos*, défient la détermination du concept tout en déployant une rationalité propre. Ce qui, à chaque fois, leur confère cette puissance de subversion de nos catégories, c'est, comme en témoigne Théophraste dès l'ouverture de ses *Recherches sur les plantes*, leur *poikilia*, leur bigarrure chatoyante, celle que Platon attribuait au sensible, et qui est, en réalité, avant tout celle de végétaux.

### *La singularité biologique des plantes*

Cette confrontation à la pensée antique, à une pensée qui précède le savoir biologique moderne doit produire un dépaysement indispensable pour aborder ensuite ce que nous apprend la biologie végétale sans nous laisser fasciner par ses prouesses technologiques. C'est bien dans le domaine de la biologie végétale que l'homme semble devenir pleinement ce

Prométhée moderne capable de manipuler la vie, exploitant l'étonnante plasticité génétique des plantes.

Que nous dit aujourd'hui la biologie sur les plantes ? Historiquement, la botanique se constitue comme la science taxinomique par excellence, au point de servir de point de référence pendant longtemps dès lors qu'il était question de classification. Aujourd'hui, il n'y a plus de différence de méthode entre classification des plantes et classification animale : la classification phylogénétique, s'appuyant de plus en plus sur les données moléculaires, obéit dans les deux cas aux mêmes principes, provoquant, en retour, un certain nombre de bouleversements taxinomiques qui semblaient les mieux établies, comme la division des Angiospermes en monocotylédones et dicotylédones. Il s'agit donc, pour caractériser la spécificité du végétal, de prendre acte de la situation de l'approche scientifique concernant la classification – de l'importance du système linnéen en passant par le débat sur la sexualité des plantes, jusqu'à l'interprétation phylogénétique et généalogique de Darwin qui conduit à penser la parenté de tous les êtres vivants – pour nous pencher sur d'autres domaines de la biologie.

Si la plante peut nous aider à réfléchir sur les catégories fondamentales de notre conception de la nature, c'est certainement à propos d'une question des plus centrales de la philosophie de la biologie : celle de l'individualité biologique. Certes, il ne faudrait pas croire que la plante est le seul être vivant susceptible de déranger nos idées reçues à propos de l'individualité biologique. Comme le note T. Pradeu, dans un article de synthèse sur l'individualité biologique « les organismes que nous prenons habituellement comme exemples paradigmatiques d'individus, parce qu'ils nous sont familiers [donc, généralement, des mammifères], et à partir desquels nous généralisons notre conception de l'individualité biologique, ne sont pas des organismes typiques », rappelant ainsi cette évidence que les êtres vivants, ce sont aussi les bactéries, des métazoaires coloniaux ... et les plantes. Théophraste l'avait déjà « les organismes que nous prenons habituellement comme exemples paradigmatiques d'individus, parce qu'ils nous sont familiers [donc, généralement, des mammifères], et à partir desquels nous généralisons notre conception de l'individualité biologique, ne sont pas des organismes typiques », rappelant ainsi cette évidence que les êtres vivants, ce sont aussi les bactéries, des métazoaires coloniaux ... et les plantes. Théophraste l'avait déjà perçu, l'intégration des différentes parties, s'agissant des plantes, est tout à fait différente de celle des autres tous-vivants individués. Chez la plupart des animaux qui nous sont familiers, ce qui les caractérise comme organismes, c'est le très haut degré d'intégration des différents systèmes, sous le contrôle d'un système nerveux central... dont les plantes se passent très bien. Un principe essentiel de la biologie moderne est le refus de penser les êtres vivants par ce qui est censé leur manquer (on évitera donc de se référer aux invertébrés, aux agnathes...). Cette intégration plus souple chez les plantes doit donc être évaluée pour ce qu'elle est : une stratégie adaptative correspondant à un mode d'existence biologique spécifique qui doit être reconnu comme tel.

La question de l'intégration revient à celle de la communication entre les différentes parties de l'organisme. Or l'on sait qu'un animal n'utilise pas seulement la voie nerveuse, mais dispose d'un système hormonal (ou endocrinien). Sur ce point, la découverte relativement récente des phytohormones doit-elle nous amener à réduire la distinction entre plantes et animaux ? Cette question des « hormones végétales » est symptomatique : est-il vraiment pertinent de parler d'« hormones » en l'absence d'un système de glandes sécrétrices ? N'est-ce pas réduire à nouveau la différence à un organisme de référence qui n'est autre que l'animal-humain ? Ce qui fait de l'organisme un tout différencié tient à d'autres dimensions, qu'explore la biologie moderne : un vivant n'est pas intégré parce qu'il possède un cerveau ou un système endocrinien (ce qui, encore une fois, est atypique au sein du vivant), mais avant tout parce qu'il possède des mécanismes de distinction du soi et du non-soi... eux mêmes liés au fait de

posséder une identité génétique. Or il se trouve que les plantes, à la différence de tous les animaux, ne possèdent pas de système immunitaire, ce système qui a donné lieu à tant de réflexions sur l'identité biologique. D'autre part, non seulement les plantes sont immobiles, mais leurs cellules le sont également : impossible donc de mettre en œuvre un système de défense lié à la circulation de cellules spécialisées. Est-ce à dire que la distinction du soi et non-soi n'a pas de sens chez les végétaux ? Dans la mesure où un certains nombres de plantes vont chercher à éviter l'autopollinisation, la distinction est bien présente, mais elle ne possède sans doute pas le même statut que chez l'animal. Et on pourrait voir la même absence de « rigidité » identitaire dans la plasticité génétique très particulière des plantes.

Si l'intégration des parties est sans doute la base du concept d'organisme, le rapport à l'environnement ou au milieu est peut-être un aspect tout aussi important. On peut poser comme un principe essentiel qu'il n'y a pas d'organisme sans milieu, et qu'il n'y a pas de milieu sans organisme, dans la mesure où le milieu, l'environnement, est ce qui est configuré par un vivant qui ne peut s'y déployer que parce qu'il y est adapté. Sur ce point encore, la plante peut transformer notre regard. Le phénomène de la symbiose est tellement courant dans la nature qu'il relève certainement plus de la règle que de l'exception (même si nous avons souvent tendance à oublier les bactéries qui constituent notre flore intestinale). Sans accorder donc aux plantes une singularité absolue dans ce domaine, force est de constater que l'évolution a fait d'elles des maîtres de ce champ que l'on peut appeler « les associations du vivant » en reprenant le titre d'un livre de C. Combes sur le parasitisme – même si précisément, les plantes semblent particulièrement douées pour développer des associations plus symbiotiques que parasitaires. Il est difficile de ne pas voir dans ces associations l'expression d'un mode d'être fondamental du vivant, lié à la fixation des plantes, que ce soit dans les étonnantes associations mycorhiziennes visant à la fixation de l'azote, ou dans les co-évolutions avec les animaux pollinisateurs. Incontestablement, la plante déploie devant nos yeux un rapport à l'environnement qui n'est pas celui du prédateur à l'égard des ressources, mais celui du lien avec les autres règnes. Or, la science biologique n'est pas seulement vouée à analyser, à décomposer : elle est aussi, au sens strict, écologie, « sciences des relations des organismes avec le monde environnant » (Haeckel), et on est tenté de voir dans les plantes des objets tout à fait éminents pour un discours sur *l'oïkos* qui est celui de tous les vivants : la nature.

### *Le savoir des plantes, l'autre savoir*

« C'est presque au hasard et seulement aux nations sauvages que nous devons notre connaissance de médecines spécifiques ; nous n'en devons aucune à la science de nos pharmaciens. » P. L. Moreau de Maupertuis, *Lettres sur le progrès des sciences* (1752)

Le monde des plantes contraint de reposer la question de la démarcation entre les sciences et les non-sciences dans le discours normatif de l'épistémologie.

Si la botanique présente l'intérêt de constituer un objet assez peu investi par l'épistémologie, c'est sans doute en vertu du long compagnonnage conflictuel des pratiques savantes et lettrées dont ressortent les diverses *Historia*, herbiers, etc. et de savoirs pratiques relatifs aux pharmacopées médicales relevant des usages traditionnels des plantes couvrant autant les recettes d'apothicaires, que les dispositifs symbolico-thérapeutiques relatifs à l'usage des simples. Dans le corpus grec, la distinction entre empirie et science recouvre celle des phytothérapies attachées aux pratiques formulaires, d'un côté, et, de l'autre, celle d'une médecine intégrée à l'ordre d'une théorie globale de la nature qui prétend rivaliser avec la philosophie en proposant une connaissance s'accompagnant d'une sagesse. Comme en

témoigne le traité de *L'Ancienne médecine*, la pharmacopée grecque est rejetée, avec le savoir des « cueilleurs de racines » (*rhizotomoi*), des vagabonds (*agyrtai*), les savoirs des sages femmes et autres « vendeurs de drogues » (*pharmakopolai*) dès l'institution de la médecine comme art. On peut alors observer comment, à travers les perméabilités frontalières entre des plans faiblement distincts, se négocient des traductions linguistiques entre appellations de différents mondes (l'Antique/ le moderne ; l'Orient / l'Occident ; L'Ancien / le Nouveau, etc.), des transferts pratiques entre différentes catégories d'usages (simples, *aphrodisia*, magique, médical, alimentaire, etc.) ou encore, mais on pourrait en envisager d'autres, des transactions symboliques dans la mesure où le monde végétal est intégré au corpus savant en étant porteur d'un tout autre univers sémantique de représentations de la nature que celui nourri par le monde de la matière inerte. Le statut des pharmacopées apparaît, à cet égard comme étant au centre de cette confrontation entre savoirs vernaculaires et sciences qui rejette les premières dans la sphère douteuse de la magie (et il est vrai que les savoirs botaniques s'inscrivent dans des pratiques qui de la culture, à la cueillette jusqu'à l'administration thérapeutiques se dégagent rarement d'une sphère symbolique où la parole joue un rôle essentiel). Il s'agira donc de voir en quoi les pharmacopées sont au cœur du discours que la « science » a pu tenir sur la « pensée sauvage » dans sa version épistémologique autant qu'anthropologique sous le titre de « magie ». L'ethnobotanique n'est pas elle-même exempte de soupçons quand « l'étude des plantes utilisées ... par les aborigènes », comme l'a défini le père même du terme, John Harshberger en 1896, peut aller de paire avec l'investissement pharmaceutique d'un savoir qui ne s'intéresse qu'aux ressources moléculaires et génétiques des héritages endogènes dans le seul projet de les spolier en dépit de toutes les conventions internationales sur la biodiversité. Protéger les plantes et les espaces, quand les plantes sont réduites à la seule dimension de réserve biologique, c'est déjà parler le langage de la science et non celui des hommes auxquels leur sort est lié.

La botanique paraît ainsi exemplaire des difficultés que la science éprouve dans son commerce avec les pratiques endogènes et qu'elle ne parvient à dépasser qu'en renonçant et réduisant à l'état de friche l'invitation véritable dont elles sont porteuses pour ceux qui essaient d'y déchiffrer une façon de comprendre une « forme de vie » où se noueraient autrement dans l'unité du vivant les liens entre les humains et les non humains.

On pourrait finir avec ces mots d'introduction d'un livre récent d'Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts* : « Prendre les non-humains au sérieux oblige à ne pas limiter nos investigations anthropologiques à un intérêt épistémologique pour la manière dont les humains s'y prennent, à un moment donné, dans un endroit donné, pour leur donner sens. En tant qu'entreprise ontologique, cette manière de faire de l'anthropologie nous met dans une position privilégiée pour repenser le genre de concepts que nous utilisons et pour en développer de nouveaux. (...) Elle vise à créer les conditions de nouvelles pensées. »